

# Fleurs des alpes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 128

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257658>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et sincère d'être utile à autrui, le don de soi désintéressé, sans arrière pensée de retour, sans faiblesse devant les ingratitude et les méconnaissances ; voilà ce que je dois acquérir et voilà ce qui, joint au reste, pourra nous sauver.

Le temps des miracies est passé, le temps des rêveries douces et des rêveries berceuses est à jamais défunt ; l'heure est au recueillement où se fait la victoire future, à la solitude où se fait la lumière ; l'heure est à l'amitié féconde, née dans le Christ et venue de lui ; il faut se donner sans songer à recevoir ; il faut semer à pleines mains, sans s'inquiéter de savoir si ceux qui se nourrissent de la graine que nous lançons à la volée nous savent gré de notre générosité ; il faut ouvrir toutes larges ses mains, tout débordant, son cœur...

J'écris ces choses en face de ma conscience et en face de Dieu, parce que je sens que si, jusqu'ici, j'ai manqué mon but, si mes efforts n'ont pas créé le mouvement que j'attendais, je ne dois pas accuser avant tout l'indifférence d'autrui, j'ai dû me souvenir que je ne suis pas encore, au point de vue moral, tout ce que je devrais être. Je n'ai pas fini mon apprentissage de militant, c'est seulement dans la prière silencieuse, dans la lutte secrète contre ma nature et mes instincts que je trouverai le chemin des définitifs et durables triomphes...

Edouard LEBRUN.

## Le parrain

Un homme ennuyé — j'adoucis l'expression, — ce fut l'ancien quincaillier M. Matoussaint le soir où, après lui avoir servi le dessert, sa servante Caroline, les yeux pudiquement baissés et pliant le bas de son tablier comme pour y faire un ourlet, annonça au célibataire qu'elle allait se marier avec le petit serrurier en boutique, de la rue du Pas-de-la-Mule.

Rien n'est désagréable comme un changement de domestique, surtout pour un vieux garçon de cinquante-cinq ans. Retiré de la quincaillerie avec quinze mille livres de rentes, M. Matoussaint était satisfait de la

au niveau des vagues, une maçonnerie massive, avec tourelles et canons.

De toute cette vie, le jeune matelot ne voyait rien que la mer, libre, immobile comme un lac d'huile, au repos, en recueillement. Comme il devait l'aimer !

La nuit venait. Il enjamba le parapet et s'assit, regardant toujours dans le vide...

À la même heure, sur l'un des quais, deux femmes, accompagnées d'un homme jeune, avaient l'air de chercher quelqu'un sur le bord peuplé de barques.

— Le père nous avait bien dit qu'il serait là auprès du barreau de douane, au premier escalier de pierre ? dit la plus jeune des deux femmes en s'adressant à l'autre, qui était sa mère.

— Mais oui, Julia, répondit cette dernière.

— Madame Bourlon, fit le jeune homme, si vous voulez vous asseoir devant la porte de ce café, j'irai à sa recherche.

— Je ne dis pas non, Monsieur Lamoureux. Mes jambes sont un peu lasses, et je ne serais pas fâchée de prendre, avec Julia, quelque chose de frais en vous attendant.

(A suivre.)

façon dont il avait arrangé sa vie — depuis dix-huit ans déjà, — dans son petit logement si gai et si clair du boulevard Beaumarchais. Caroline était entrée chez lui le jour même de son installation et l'avait toujours servi avec zèle et fidélité. De plus, fine cuisinière, — M. Matoussaint était un peu sur sa bouche, — et ne craignant personne dans l'art de confectionner le soufflé au fromage. Enfin, une « perle » !

— Eh bien, ma fille, vous faites une bêtise ! s'écria brutalement M. Matoussaint en jetant sa serviette. Je le connais de vue votre serrurier... Un homme plus jeune que vous... Un ivrogne peut-être qui vous battra. Les femmes sont toutes folles... Et puis, qu'est-ce qu'il peut faire dans ce quartier-ci ? Des poses de sonnettes, des ouvertures de portes pour des gens qui ont oublié leur clef... ? La mière quoi ! Mais mademoiselle veut devenir bourgeoise, faire la femme établie... Si vous étiez restée ici, Caroline, je vous aurais couchée sur mon testament. Enfin, ça vous regarde, ma pauvre enfant... Mais je vous le répète, vous faites une bêtise.

Et ce soir-là au petit café d'habités, où il avait sa pipe au râtelier, M. Matoussaint fut d'une humeur massacrante et à propos d'un coup douteux au billard, M. Revillod, l'amballeur de la rue Amelot, avait « queuté », il faut être juste, — l'ancien quincaillier entra en fureur et déclara à son adversaire, — un homme marié et père de famille, doux comme un agneau, — que dans sa jeunesse, oui lui, Matoussaint, quand il voyageait pour son article, il avait eu une querelle, à Sens, avec un sous-officier de dragons, et qu'on s'était rafraîchi d'un coup de sabre, et qu'il ne fallait pas lui échauffer les oreilles, ah ! mais... !

Pourtant M. Matoussaint ne pouvait pas empêcher sa bonne de se marier, et, comme il était bonhomme au fond, bien qu'un peu égoïste, le vieux garçon ! il paya la robe de noce et se fendit même de trois courverts d'argent.

\* \* \*

Dix mois après, un matin que M. Matoussaint, en robe de chambre, était en train de tapoter son baromètre, pour savoir s'il pleuvait. Euphrasie, sa nouvelle bonne dont il était enchanté, entre parenthèses (ma foi s'il avait su qu'il pourrait si facilement remplacer Caroline, il ne se serait pas fait tant de mauvais sang), Euphrasie donc entra et lui dit que son ancienne cuisinière était là avec son nouveau-né sur les bras, et demandait à lui parler.

M. Matoussaint était de bonne humeur, — le baromètre avait monté, — et il accueillit gaiement Caroline.

— Le voilà donc, ce bébé !... j'espère que vous n'avez pas perdu de temps !

Caroline a mis sa robe des dimanches, sa belle robe bleue. Il y a de quoi gagner une ophtalmie à regarder ce bleu-là. Avec le geste prudent des mères et des nourrices, elle écarte le voile et la capeline qui cachent son enfant, et toute fière, le montre à M. Matoussaint.

— Il s'appelle Vincent, dit-elle. N'est-ce pas qu'il est beau ?

Vincent est affreux, rouge comme cuivre ; sa bouche édentée se ferme dans une moue de vieillard et son bonnet lui descend jusque sur les yeux. À peine sa mère a-t-elle exposé son visage à la lumière que ses paupières dépourvues de cils s'entrouvrent ; et le nouveau-né fixe sur le vieux garçon le regard vaguement sévère de ses yeux faïencés.

— Monsieur reprend Caroline... si vous vouliez bien nous faire un grand honneur à Constant et à moi... Constant, c'est mon mari... eh bien, ce serait d'être parrain de notre petit garçon.

Franchement M. Matoussaint s'attendait un peu à cette requête ; il s'était même dit d'avance : « Je ne peux pas refuser cela... Ce sera l'affaire d'une centaine de francs. Mais, pour le moment, il ne pense pas au baptême ; il considère avec un étonnement mêlé d'épouvante le nouveau-né qui vient de faire une grimace horrible et de baver sur sa collerette et se demande comment on peut aimer un monstre pareil.

Très volontiers, Caroline. Et quel jour la cérémonie ?

Dimanche prochain, monsieur, à une heure entre messe et vêpres à Saint-Paul.

— Et ma commère ?

— C'est la mère de mon mari... Dame, faudra l'excuser, monsieur... Vous savez une femme de la campagne.

(A suivre.)

## Fleurs des Alpes

Au loin, les cimes happent l'azur du ciel de leurs dents aiguës de pierres ; c'est un effort, une montée du roc contre l'éther infini ; les collines se dressent dans les vallons, les pics se haussent sur les collines, c'est un amoncellement fou, une lutte géante, une ascension continue vers l'excelsior éblouissant des nues. Fières, les sommités royales ont des orgueils vertigineux de pointes démesurément dressées, que lèchent de doux passages de nuages de soie ; plus bas, les rochers effrités paraissent avoir des découragements de but encore si lointain ; il y a, dans les couloirs, comme des débandades de multitudes confuses et repoussées, des éboulements titanesques de choses inertes, qui semblent désespérées. Partout, entre les bataillons noirs des pierres monstrueuses, superbes dans les collerettes mates des moraines crayeuses, les glaciers mettent la grande solennité calme de leur fraîcheur éternelle. Sous la surface candide, par la veine bleue de la crevasse, aux reflets de gouffre, monte comme une palpitation de froid, l'haleine frigde de la profondeur mystérieuse, inexplorée, dans l'innocence expiatoire de laquelle les légendes sombres placent les âmes des damnés, condamnées à errer toujours, sans rémission, sous la fatale ossature de glace.

Dans la plaine, à l'assaut des collines doucement arrondies, l'armée innombrable des mélèzes, éparpillée, brojette sur les clairs pâturages sa tendre obscurité d'invasion. Partout, sur le sein du roc, au flanc des précipices et dans l'ombre des gorges, des cascades tordent leur chevelure d'argent et exhalent leur souffle de lumière. Partout, tapies dans une mousse d'émeraude, aux reflets de velours, blotties, apeurées, contre les rochers, ou éparpillées dans une folle farandole, s'égayant dans les buissons, ou encore pensive dans la mélancolie de la solitude, ou coquettes, près du murmure galant des ruisselets, ou superbes, dans l'air frais des hauteurs, des fleurs, des fleurs étranges, au parfum subtil, aux corolles bizarres, mettent en la splendeur ou l'effroi d'une nature grandiose le contraste de leur sourire de jeunesse et de leur grâce exquise enfantine. Elles sont une multitude charmante.

Frivoles, les acines au cœur d'argent

s'échevèlent en bandes gaies, plus loin, des campanules frêles sont comme des coupes tendues à la rosée du ciel, les myosotis ouvrent un œil candide dans la neige blanche des méringes, que tache de ça, de là, la goutte de sang d'un œillet; de pâles anémones et des véroniques affaissées, aux couleurs déteintes, pareilles à de la soie passée, semblent s'effrayer du voisinage des gentianes trop ardemment bleues ou des sempervivums trapus, gonflés, dont les liges hydropiques saignent des fleurs couleur de flamme. L'œil, fauve de l'hélianthème cligüe dans les touffes de tyms; un peu partout l'androsace met sa grâce d'épousée, les achillées dressent leurs grappes serrées et abritent de robustes mélampyres, teintés de safran, puis des silènes à la tige poilue, des érigerons, violets comme des cardinaux, des asters insolemment épanouis, des linaires bizarres, l'artémise qui a une odeur de sachet, des potentilles cinquantas, des épervières semblables à une étrange décoration à la boutonnière du gazon, des astrances aux mille aigrettes, des asphodèles mystérieux, des aichemilles modestes, des renoncules teintées d'or, des gypsophiles à l'échine basse. Sur les rocs grimpent les saxifrages, dont les hampe; orgueilleusement tendues, ont des grappes qui s'offrent; çà et là, l'orchis nigra met l'extase de son parfum de vanille; sur le renflement des talus habillés d'une verdure sombre, cliquent les coques arrondies des aconits ou s'étale le débraillé des centaures, pendant qu'un vent frais d'en haut, doucement se balancent, mélancoliques, les grandes ombellifères tristes et rêveuses et les valérianes altières. Perdus dans les hautes graminées des prés, les arnicas semblent quelque astre de feu, tombé du ciel; crochus, hérissés, épineux, rébarbatifs, les chardons montrent, comme fichées sur des épingles, des fleurs aux tons malades, cachées sous les piquants, ainsi qu'une vertu revêchée et négligée, pendant qu'à leurs pieds se serrant, les uns contre les autres, en touffes qui ont l'air d'une phalange guerrière, les dracocéphales casqués.

Au bord des neiges, telle une madone, s'agenouille et prie la solanelle dont les pétales déchirés sont comme un satin sur lequel seraient tombées d'incessantes larmes, puis, de toutes les crêtes, cascaden, culbutent, dégringolent d'innombrables rhododendrons, la fleur d'assique qui tache de la joie de sa rouille rose les pentes les plus effroyablement sauvages; au-dessus des chaos du précipice, penchés ainsi qu'une étoile sur l'effroi du gouffre, avec le triomphe du vertige, les edelweiss, superbes et inviolés, s'étagent, montrant, dédaigneux, un cœur d'or au fond d'une poitrine de velours. Au bord des sources pures, si claires qu'on en sent la fraîcheur plutôt qu'on ne les voit et qui traînent sur des blancs cailloux ou des micas éblouissants la moire cassée de leurs filets argentins, d'autres fleurs encore, nées des amours de l'eau de cristal et de la terre grasse, des trolls bulbeux, des renoncules gonflées de suc, des lins anémiques, des capillaires aux étreintes savantes, de petits orpins bouffis, de maldives joubardes et des linagrettes jolies, qui haussent leur frissonnante houppe blanche. Au-dessus, dans les cieux, les arolles magnifiques sont comme des candélabres sacrés du temple infini de la nature, pendant que, parsemés en nappes allongées, envahissantes, des genévriers ont, autour des pierres, des rampements de reptiles paresseux. En essaims galants et folâtres, des pa-

pillons, pierreries vivantes, aux couleurs inconnues, font, çà et là, des courses effrontées ou timides, se livrent, dans l'ébat d'une allégresse infinie, à des flirts sans fin et s'en vont, nimbés et auréolés d'un rayon de soleil, d'effleurements en effleurements, comme un mignon musqué qui chiffonne une collerette de dentelle. Les fleurs sont consentantes et lassées, les papillons sont libertins et hardis et cela rappelle, avec une variante, ces vers chantants :

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,  
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui

[ressemble  
Et l'on ne saurait dire en les voyant ensemble  
Si c'est la fleur qui chante ou l'oiseau qui fleurit.

Et tout cela est si loin des villes surchauffées, dont le pavé de bois sent le bitume, comme les cités coupables et perverses des Ecritures !

Jules MONOD.

\* \* \*

Des vandales, non contents de dépoller la montagne d'une de ses plus belles parures en cueillant les fleurs des Alpes par brassées pour les apporter flétries à la plaine, vont même jusqu'à déraciner les plantes. Des gens sans cœur en font un commerce. Emu de ces faits, le gouvernement valaisan vient d'édictier un arrêté qui inflige des pénalités sévères à celui qui se rend coupable de ce délit. Tous les gouvernements cantonaux devraient en faire de même, et ce qui vaudrait mieux encore, c'est que les plantes alpines fussent placées sous la protection de la Confédération, comme c'est le cas pour les forêts.

## Petite causerie domestique

*Le rhumatisme. — Contre la chute des cheveux. — Pour les amateurs de la pédale.*

Voici la saison où les rhumatisants sont à plaindre; c'est l'époque en effet où sous l'influence d'un refroidissement même léger, les douleurs se manifestent, intéressant tantôt les membres, tantôt les reins, tantôt l'intestin ou la vessie, tantôt les articulations ou les muscles. La répercussion du rhumatisme sur le cœur est certaine et l'immuabilité des lésions étant démontrée, il importe d'éviter autant que possible ses atteintes et d'atténuer au moins leurs effets.

Pour cela, une hygiène est à suivre, hygiène qui touche d'une part à la question du vêtement et du logement et d'autre part à l'alimentation. Nous en parlerons tout à l'heure, après que nous aurons donné quelques conseils généraux sur l'usage des médicaments à employer ou à proscrire par les rhumatisants. Le salicylate de soude peut être employé avec modération, mais il convient de se méfier des injections de morphine et de l'usage abusif du sulfate de quinine. On pourra en revanche chaque jour sans danger aucun et avec succès, prendre 5 à 6 gr. de bicarbonate de soude délayé dans de l'eau ou du vin.

Porter des vêtements de laine et notamment de la flanelle qui permet d'éviter les brusques refroidissements, éviter d'habiter dans un local humide et surtout de dormir dans un lit directement appuyé contre le mur.

La question du lavage est des plus importantes, et nous entendons ici lavage à l'intérieur et à l'extérieur. A l'intérieur, l'absorption quotidienne d'eau de Vals ou

de Vittel à la dose de un verre le matin à jeun et d'un verre deux heures après chaque repas produit les meilleurs effets, en débarrassant l'économie des dépôts d'urate qui l'intoxiquent. Les bains de vapeur, ou à défaut, les bains alcalins, une ou deux fois par semaine, complètent ce régime. On se trouvera bien après ces bains, de frictions sèches et de massages, ou en cas de crises, des frictions avec des essences médicamenteuses, de l'essence de térébenthine, de l'eau de Cologne ou de lavande.

L'alimentation devra être rafraîchissante et débarrassée de tout excitant: viandes blanches et légumes verts sauf l'oseille, riz, pâtes seront particulièrement choisis. On évitera le gibier, le poisson, les viandes rouges, les épices, les tomates, l'alcool, le tabac et le café. Comme boisson, du bordeaux léger additionné d'une eau minérale alcaline et ferrugineuse.

Terminons en indiquant des remèdes récemment expérimentés et qui nous ont été signalés comme produisant les meilleurs effets. Des malades nous les ont donnés, et nous les communiquons à notre tour.

C'est ainsi que la cure de citrons ferait merveille ainsi que le céleri cuit en abondance. On pourra utilement boire l'eau dans laquelle il aura bouilli.

Enfin, un lecteur, en qui nous avons toute confiance nous assure avoir dissipé des attaques graves de rhumatisme en prenant une semaine 6 à 8 capsules de copahu par jour, soit 2 le matin, 2 ou 3 l'après-midi, 1 ou 2 le soir.

\* \* \*

La chevelure est peut-être de tous nos ornements naturels, celui auquel nous tenons le plus. De beaux cheveux, bien lustrés, voilà l'ambition de toutes les femmes!

Aussi quel chagrin, lorsque sous l'influence de la maladie ou de l'âge, cette belle parure s'étiolle. J'ai connu une dame qui pleurait de vraies larmes chaque matin, lorsqu'elle démêlait ses cheveux et constatait que quelques uns demeuraient dans son peigne. Ceci est évidemment bien exagéré, car il faut savoir supporter les petites infirmités humaines avec philosophie en essayant toutefois de les atténuer le plus possible.

Contre la chute des cheveux, il y a des quantités de panacées et remèdes, qui réussissent plus ou moins, suivant le tempérament des intéressés; les plus simples sont même parfois les meilleurs, et j'ai vu la sauge donner d'excellents résultats. On fait une très forte infusion de sauge; on y ajoute un peu d'alcool à 90 degrés pour l'empêcher d'aigrir, et tous les soirs on frotte la racine des cheveux avec cette solution, en se servant d'une petite éponge.

\* \* \*

Pour terminer, un petit secret à l'usage des fervents de la pédale.

Quand, par suite de fatigue, les jambes du cycliste « cotontent », pour employer le mot spécial, il se trouvera bien de frictions faites avec le liniment suivant :

Essence de térébenthine, une partie; huile d'olive, deux parties.

On agite le flacon au moment des frictions, qui doivent être faites avec un tampon de flanelle et vigoureusement.

Cette recette, je la tiens d'un vieux coureur de profession.

